

des Sganarelles ? Oh ! que non pas ! Il est malaisé de démêler les motifs de la détermination qu'il prit alors. A qui est attiré vers les choses de l'intelligence il semble que le calcul ne doive guère inspirer plus d'attrait que la loi. Le jeune Octave adopta néanmoins le commerce. Mais il s'agissait d'un commerce de livres, et cela n'était pas pour répugner au nourrisson des muses. L'état de fortune de ses parents suffirait peut-être pour tout expliquer. Ce qui est certain, c'est qu'il n'avait point d'aptitudes pour les affaires, et que, s'il en eut, il n'en montra point.

Il entra donc au magasin de librairie, fondé par ses deux frères, Jacques et Joseph, et il fut admis comme tiers dans leur société. En 1855, il devint directeur de cette maison, qui prit alors une grande extension, et dont il fit en même temps le rendez-vous des beaux esprits et des littérateurs. Ecrivains, orateurs, poètes, penseurs s'y rendaient aux heures de loisir : Garneau, Parent, Chauveau, Ferland, Taché, Cauchon, en un mot, tout ce que renfermait de talent et de culture intellectuelle la société québécoise de ce temps-là. C'était l'âge d'or de notre littérature. Octave Crémazie, beaucoup plus au fait de ses tablettes que de son comptoir, était, comme bien on pense, l'âme de ces réunions d'élite. Doué d'une belle intelligence, il possédait déjà, en outre, une grande érudition, de laquelle il ne faisait pas montre, mais qui se débordait dans l'intimité. Du jour qu'il s'était fait libraire, il avait commencé d'étudier avec une incroyable ardeur. Il connaissait à fond les littératures latine, espagnole, italienne, anglaise, allemande : je ne parle pas de la française, il en était l'oracle et le représentant le plus authentique au Canada. Il n'y avait pas jusqu'au sanscrit, dont il n'eût tenté les sacrés abords.

L'établissement Crémazie était fort achalandé. Les Québécois âgés s'en souviennent. On y venait acheter des quatre coins de la Province. Le clergé notamment s'y approvisionnait. Chaque printemps, c'était une floraison nouvelle de livres et de brochures, de tout titre et de tout format, de toute qualité et de toute couleur : que cela faisait plaisir à voir, dit un de mes amis. Si le maître trafiquait maladroitement, il choisissait en artiste.

Les livres offraient donc un aliment continu à son avidité intellectuelle. Il lisait le jour, et la nuit composait dans son lit. Je ne vous ai pas encore dit que Crémazie fit des vers dès sa jeunesse, peut-être même sur les bancs du collège, ce qui ne serait pas un fait inouï. D'abord, comme il arrive toujours, il commet des vers de quinze pieds. Ceci n'est plus tenu pour un cas pendable, voire par des barbons du Parnasse. Le divin Hugo en a fait bien d'autres.